



MADELINE MARTIN

LA GARDIENNE
DES LIVRES
INTERDITS

*Face à l'oppression nazie,
les livres seront leurs armes*



CHARLESTON

MADELINE MARTIN

LA GARDIENNE DES LIVRES INTERDITS

Varsovie.

Zofia et Janina profitent des dernières chaleurs de l'été en ce mois d'août 1939. Malgré leur rentrée prochaine à l'université, c'est leur club de lecture « anti Hitler » qui anime toutes leurs conversations. Comme un pied de nez à la guerre qui se profile à la frontière du pays, elles dévorent chaque semaine un nouveau livre interdit par la dictature allemande.

Leurs rêves insoucians sont brutalement anéantis un matin par les bombardements. Alors que le pays est occupé et que des centaines d'ouvrages interdits sont détruits, maintenir leur club de lecture devient un véritable acte de révolte. Au péril de leur vie, Zofia et Janina se promettent de cacher ces reliquats de l'indépendance polonaise. Mais quand Janina, issue d'une famille juive, est envoyée dans un ghetto, Zofia comprend qu'elle doit s'engager dans la Résistance pour sauver son amie.

Un roman poignant, inspiré de la véritable bibliothèque souterraine de Varsovie, qui célèbre le pouvoir des livres pour nous rassembler aux heures les plus sombres de l'Histoire.

« Les lecteurs seront tenus en haleine, transportés par les personnages vivants et inspirants de Madeline Martin. »

Kelly Rimmer,
autrice des *Orphelins de Varsovie*

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

ISBN : 978-2-38529-475-5

22,90 € Prix TTC France



Rayon : Littérature étrangère
Design : Louise Cand
Illustration : © Istock, Arcangel.




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LA GARDIENNE
DES LIVRES INTERDITS

De la même autrice, aux éditions Charleston :

La Librairie des rêves ensevelis, 2022

Titre original : *The Keeper of Hidden Books*

Copyright © Madeline Martin, 2023

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-475-5

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Madeline Martin

LA GARDIENNE DES LIVRES INTERDITS

Roman

*Traduit de l'anglais
par Élisabeth Luc*



Pour maman.

Chaque passage de ce roman me rappelle une chose apprise en Pologne à tes côtés, ce qui confère à ce livre une importance particulière à mes yeux. Merci pour ces merveilleux souvenirs partagés, pour ton amour et ton soutien infinis. J'ai beaucoup de chance de t'avoir.

PREMIÈRE PARTIE

Varsovie, Pologne, août 1939

ACCROUPIE DANS L'HERBE, Zofia Nowak laissait son amie Janina entourer maladroitement sa tête d'un bandage. Les autres binômes de scoutes étaient assis en demi-cercle sous les chênes du parc Lazienki afin de parfaire leurs techniques de secourisme. Mais la guerre qui couvait aux portes de la Pologne ne viendrait pas jusqu'à Varsovie.

Néanmoins, il était sage de se préparer, chacun à sa façon. Le père de Zofia, un médecin, stockait des fournitures médicales à l'hôpital tandis que sa mère faisait la queue pendant des heures chez l'épicier pour remplir ses placards de conserves. Dans la ville entière, des affiches invitaient les hommes à s'enrôler dans les écoles. Les stations de radio diffusaient des airs patriotiques.

C'est pourquoi Zofia transportait dans son sac un exemplaire de *Sourde, muette, aveugle. Histoire de ma vie*

de Helen Keller, un titre puisé dans la liste des ouvrages interdits par Hitler en Allemagne.

Zofia ôta le bandage de sa tête et le réutilisa pour poser une attelle sur une jambe de Janina.

— Qu'en penses-tu ?

— C'est très bien, répondit Janina en remuant son membre. Tu devrais songer à t'inscrire en médecine, l'an prochain, comme ton père...

Sans lui répondre, Zofia considéra son bandage.

— Tu as décidé de ce que tu voulais faire, après le lycée ? s'enquit doucement Janina.

Hélas, rien n'aurait pu soulager Zofia des tourments que lui causait ce choix crucial. Après leur examen final, elles auraient dix-huit ans et seraient adultes. Elles auraient l'avenir devant elles, le monde à leurs pieds !

Sauf elle.

— Tu parles comme Matka, ronchonna Zofia.

Ce n'était pas tout à fait exact. La délicatesse caractéristique de Janina n'avait rien à voir avec le ton brusque de la mère de Zofia. Qu'elle houspille Zofia afin qu'elle soigne sa tenue, qu'elle soit plus ouverte ou plus active dans le choix d'un futur métier – une activité lucrative, médecin, par exemple –, sa mère était intraitable. C'était précisément pourquoi Zofia utilisait le terme formel de Matka au lieu de Maman.

La mère de Janina, elle, était une Maman, de celles qui sourient et demandent comment s'est déroulée une épreuve, celles qui prennent leur fille dans leurs bras lors d'une mauvaise journée au lieu de la critiquer.

C'était peut-être pour cela que Janina était toujours si gentille et prévenante. Cette bienveillance était d'ailleurs à l'origine de leur amitié quand elles étaient petites. Zofia n'avait jamais été très sociable. Elle était plutôt réservée et préférait se plonger dans un livre que de se

lancer dans une conversation avec des inconnus. Le fait qu'elle soit la plus grande de sa classe n'arrangeait rien. Elle avait l'impression de se démarquer tel un vilain petit canard. Lors de leur premier jour d'école, Janina était allée vers Zofia avec une assurance que beaucoup lui auraient enviée et lui avait proposé des sablés en forme de fleur que sa mère lui avait préparés. Son babillage permanent en cas de silence gêné avait immédiatement plu à Zofia.

Janina remua sa jambe immobilisée pour vérifier le bandage réalisé par son amie.

— Si je te rappelle Matka, je retire ma suggestion, dit-elle.

Le nœud du bandage céda et se déroula si rapidement qu'une béquille servant d'attelle tomba dans l'herbe.

— De toute évidence, la médecine n'est pas ma vocation, admit Zofia.

Avec un sourire qui se voulait insouciant, elle ramassa la béquille.

— Je crois que Papa comprend.

Son père était un chirurgien de renom à Varsovie. Il serait impossible d'être à la hauteur de sa réputation, surtout pour une fille incapable de se projeter dans l'avenir.

— Tu adores la lecture, reprit Janina en écartant une boucle brune qui tombait sur ses yeux marron. Tu devrais peut-être faire des études de littérature.

Soudain pleine d'enthousiasme, elle se redressa.

— Tu pourrais peut-être devenir écrivain, comme Marta Krakowska !

C'était une idée ridicule, malgré la sincérité manifeste de Janina. Si Zofia n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait faire, elle était certaine de ne pas être une nouvelle Marta Krakowska, autrice de grands romans d'amour

avec des personnages qui se rencontraient dans les tourments de la guerre. Chaque roman était meilleur que le précédent et avait une fin heureuse.

Hélas, Zofia ne croyait pas aux histoires d'amour et elle n'avait ni le lyrisme de Krakowska ni un talent pour l'écriture. Elle ôta l'autre béquille de la jambe de Janina et rangea son bandage.

— Tu as lu *Sourde, muette, aveugle* ?

— Oui, répondit Janina dont le regard s'illumina. Quelle incroyable...

— Non ! lança une jeune fille du binôme voisin.

Maria secoua la tête, un bras tendu vers sa partenaire qui le lui bandait jusqu'au coude.

— Ne parlez pas du livre tout de suite, alors que je vous entends à peine !

— À la bibliothèque, alors, suggéra Janina avec une lueur espiègle dans le regard. J'ai l'impression que tu veux détourner la conversation, alors passons à quelque chose de plus plaisant. Tu dois avoir hâte d'aller en cours, demain.

Zofia grommela et Janina se détourna avec un sourire.

Les maths étaient d'un ennui mortel. Ces suites de chiffres ne constituaient pas vraiment un défi. La poussière s'accumulait sur ses manuels de l'année précédente. Même les cours d'art étaient pénibles. Si Zofia en appréciait la beauté, leur mode d'application n'avait aucun intérêt à ses yeux. Et elle détestait être exposée à sa médiocrité quand on la contraignait à s'y adonner. Les leçons s'enchaînaient ainsi, plus ennuyeuses les unes que les autres.

Sauf les cours de littérature, matière qu'elle appréciait. À l'université, au moins, son cursus serait taillé sur mesure pour ses entreprises futures, quelles qu'elles soient.

Krystyna, leur cheftaine scoute, tapa dans ses mains pour obtenir leur attention, ce qui épargna à Janina une réponse sardonique de la part de Zofia à propos des cours.

— Excellent travail, les filles ! déclara avec satisfaction Krystyna en observant les binômes assis autour d'elle. La guerre contre l'Allemagne est imminente et la Pologne doit s'y préparer. Les scoutesses sont prêtes, au moins.

Ces mots firent chaud au cœur de Zofia.

Cette organisation avait pour objectif de préparer filles et adolescentes à leur vie d'adulte grâce à des compétences sociales et des idéaux philanthropes, ainsi qu'à la capacité d'aider son prochain de diverses façons.

En cas d'offensive allemande, les guides se rendraient utiles à leur pays.

Zofia faisait partie de cette génération de Polonais née dans un État indépendant grâce au traité de Versailles, lequel avait rendu au pays sa souveraineté. Ses habitants avaient lutté pendant plus de cent vingt ans pour l'obtenir. Dès leur plus jeune âge, les enfants étaient abreuvés de récits pleins d'héroïsme et de bravoure qui exacerbaient leur patriotisme et leur fierté.

La nation était peut-être jeune, à peine vingt ans d'existence autonome, mais prête à en découdre pour obtenir la victoire. Les Allemands ne tarderaient pas à le découvrir.

— Que dit Antek de la guerre ? s'enquit Janina tandis qu'elles se levaient.

Zofia passa une main dans ses cheveux pour les remettre en place.

Comme la plupart des hommes et des jeunes gens de Varsovie, son frère s'était autoproclamé stratège et ne cessait de livrer ses prévisions sur une invasion imminente. La carte affichée sur un mur de

sa chambre était parsemée de punaises rouges représentant l'armée allemande déployée autour des cibles potentielles.

— Il pense que tout va commencer à Gdansk, répondit-elle d'un ton désinvolte.

Antek avait beau avoir un an de plus de Zofia, elle ne se fiait guère à son jugement pour autant.

— Cela se produira peut-être avant le début des cours, demain matin...

— Zofia ! Tu ne devrais pas dire des choses pareilles.

Cette dernière ôta un brin d'herbe collé à son genou et afficha un large sourire.

— Tu devrais venir jeter un coup d'œil à sa carte, un de ces jours, suggéra-t-elle.

Comme elle s'y attendait, Janina s'empourpra. Bien qu'elles soient amies depuis plus de dix ans, Antek n'avait remarqué Janina que l'année précédente. Depuis, il se couvrait de ridicule à chacune de ses visites. Il bafouillait, souriait bêtement et ne pouvait réprimer un tic.

Si Janina jurait ses grands dieux n'avoir aucune attirance pour lui, Zofia avait surpris des œillades discrètes et des rougissements.

Maria apparut au côté de Zofia. Ses yeux d'ambre pétillaient.

— On va toujours à la bibliothèque ? Papa est allé à Paris récemment et m'a promis de m'emmener avec lui la prochaine fois. Je dois étudier d'autres livres.

— Encore ? railla Janina.

En véritable francophile, avec ses foulards en soie provenant de la Ville lumière, Maria dévorait le moindre ouvrage consacré à la capitale française. Si Varsovie était considérée comme le Paris de l'Europe de l'Est, Maria ne s'en contentait pas. Ce qu'elle visait, c'était Paris, en France, le seul et l'unique.

Le trio se dirigea vers la rue Koszykowa en marchant à l'ombre car le soleil de cet fin août dardait ses rayons brûlants. Elles se rendaient presque quotidiennement dans le bâtiment principal de la bibliothèque de Varsovie, désormais, ce qui n'était pas pour déplaire à Zofia.

Naguère, elles seraient peut-être allées au cinéma ou manger une glace dans le parc. Hélas, la pénurie de monnaie les en empêchait.

D'après la rumeur, Hitler avait ordonné que les pièces en bronze et en nickel disparaissent jusqu'au dernier grosz. Ainsi, il était impossible d'acheter de petits articles comme un timbre-poste ou une crème glacée.

— On peut enfin discuter de *Sourde, muette, aveugle* de Helen Keller ? s'enquit Janina avec un regard insistant vers Maria, qui afficha un sourire satisfait.

— Maintenant que je peux vous entendre et participer à la conversation sans me faire entourer de bandages comme une momie, oui !

Elle se redressa fièrement.

— Ce que Helen Keller a réussi à accomplir au cours de sa vie est incroyable, déclara Janina. C'est ce que je voulais dire tout à l'heure.

— C'est pourquoi j'ai trouvé que ce serait un bon choix de lecture commune, déclara Zofia.

C'était elle qui avait eu l'idée de lire les œuvres interdites en Allemagne avec ses amies, une forme de résistance contre Hitler. Maria et Janina avaient accepté de la suivre, même si Maria avait accusé Zofia de vouloir leur imposer des devoirs de vacances. Janina l'avait vite convaincue. Elles en étaient à leur quatrième titre censuré.

En se tournant vers ses amies, Zofia faillit trébucher sur un nid-de-poule du trottoir.

— Vous saviez qu'elle avait écrit une lettre à Hitler et aux étudiants allemands qui ont brûlé les livres ?

— Ah oui ? s'étonna Maria.

En croisant un ramoneur, elles portèrent aussitôt une main sur un bouton de leur uniforme de scout afin de se porter bonheur, comme le voulait la tradition, surtout à l'approche d'une guerre.

Dès que l'homme se fut éloigné, Zofia oublia la superstition pour se concentrer sur le roman.

— Helen Keller a fait don de ses droits d'auteur aux soldats allemands ayant perdu la vue lors de la Grande Guerre et l'Allemagne a brûlé ses livres. Après ce qu'elle a enduré, elle ne baisse pas les bras et s'exprime désormais avec grâce et dignité pour défendre ses valeurs.

Zofia ne masquait pas son admiration. Elle trouvait Helen Keller extraordinaire avant même d'avoir lu son ouvrage sur les épreuves ayant jalonné son existence.

Les jeunes filles se mirent à échanger leurs citations préférées. L'exemplaire de Maria était plein de marque-pages rectangulaires découpés avec soin. Enfin, elles s'engagèrent dans la rue Koszykowa et entrèrent dans la bibliothèque, où elles baissèrent d'un ton. L'entrée sentait encore la peinture fraîche et le plâtre, pourtant, la construction du nouveau pavillon remontait à plus d'un an.

L'employé du vestiaire leur adressa un signe de tête. En été, le pauvre homme n'avait pas grand-chose à faire. Seul un chapeau occupait parfois l'élégante étagère située derrière le comptoir.

— Je suis contente que Helen Keller ait également mentionné les leçons de son professeur, déclara Janina dans l'escalier.

Elle-même envisageait de devenir enseignante.

Tandis qu'elles montaient, Danuta et Kasia, deux femmes en uniforme scout, descendirent les marches. Danuta, la plus grande, s'arrêta, la mine déconfite.

— On est en retard pour la réunion ? s'enquit-elle en foudroyant la blonde qui l'accompagnait. Je t'avais bien dit qu'on n'arriverait pas à temps.

Kasia tapota l'épaule de son amie avec un sourire plein de compassion malgré son air grave.

— Nous avons terminé notre cursus ici et nous serons bibliothécaires.

Elles avaient débattu tout l'été des cours qu'elles suivaient à la bibliothèque après la fin du lycée.

— Il y avait un atelier secourisme, soupira Danuta.

— Je suis sûre que Krystyna nous fournira du matériel pour que nous nous entraînions, répondit Kasia en interrogeant les trois amies du regard. Et il existe probablement plusieurs livres dans lesquels tu pourras puiser des informations.

— Zofia pourra demander des conseils de lecture au docteur Nowak, confirma Janina.

L'intéressée haussa les épaules. Encore faudrait-il que son père soit à la maison, ce qui n'arrivait pas souvent.

— De quoi étiez-vous en train de parler ? demanda Kasia.

— D'un ouvrage de Helen Keller, dit Maria. C'est le titre du moment de notre club de lecture.

À ces mots, Zofia grimaça. L'existence de ce club de lecture signifiait que de nouveaux membres voudraient l'intégrer. Dans ce cas, le trio n'aurait plus la même intimité pour échanger librement pensées et opinions, surtout avec Danuta, qui avait une fâcheuse tendance à vouloir avoir le dernier mot. Sans doute parce que ses deux parents étaient professeurs.

Danuta poussa un soupir d'aise et descendit deux marches pour s'arrêter à leur hauteur.

— Un club de lecture ?

— Quel genre de club de lecture ? intervint Kasia dont le visage s'illumina.

Zofia réprima un grommellement.

— Nous lisons les ouvrages que Hitler fait brûler, avoua-t-elle.

Maria sortit son exemplaire de Helen Keller de son sac. Ses marque-pages étaient penchés, voire écrasés.

— C'est un club de lecture anti-Hitler.

Janina fit la moue.

— Nous devrions trouver un meilleur nom, dit-elle.

— Ce n'est pas un club, renchérit Zofia. Nous discutons simplement d'un ouvrage que nous avons toutes lu.

— S'il s'agit de discussions sur des livres, nous voulons en être, déclara Danuta en se redressant fièrement, les bras croisés. D'autant que j'ai déjà lu *Sourde, muette, aveugle*. J'ai sans doute lu tous les autres titres que vous sélectionnerez. Mes idées vous seront précieuses. Certains sont difficiles à comprendre pour des...

— Ce qu'elle veut dire, c'est que nous adorerions être des vôtres, la coupa Kasia avec un large sourire. Et elle promet de ne pas trop s'imposer. N'est-ce pas ?

Danuta pinça les lèvres.

— On va y réfléchir, répondit prudemment Zofia.

Elle n'avait aucune envie que Danuta leur dise comment elles devaient interpréter leurs lectures.

Danuta ouvrit la bouche pour insister, mais Kasia la prit par le bras.

— Parfait ! Merci ! lança-t-elle en entraînant son amie vers le rez-de-chaussée.

Pourvu que, avec le temps, elles oublient cette histoire de club de lecture...

À l'étage, Mme Berman trônait derrière le bureau de réception. De toutes les bibliothécaires, elle était la préférée de Zofia. Non seulement elle lui conseillait les meilleurs ouvrages, mais elle faisait aussi preuve d'une patience d'ange. Elle avait même proposé d'enseigner le yiddish à Janina.

Zofia savait que Janina avait envie d'accepter, mais sa mère s'y opposait. Janina elle-même n'avait pas tous les détails mais, apparemment, son oncle avait été tué vingt ans plus tôt parce qu'il était juif. Anéantie, la mère de Janina avait fait une fausse couche et n'avait pas réussi à avoir un autre enfant avant la naissance de Janina, trois ans plus tard.

Par crainte pour la sécurité de leur fille, les Steinman ne célébraient que les fêtes principales comme Rosh Hashanah et Hanouka, et refusaient qu'elle révèle à quiconque qu'elle était juive.

Zofia aurait aimé rassurer son amie, lui dire qu'elle ne risquait rien dans cette Pologne libre. Hélas, l'antisémitisme et la ségrégation ne faisaient pas partie du passé, loin de là. Au cours des dernières années, Zofia avait été témoin du boycott des entreprises juives, des vitrines et fenêtres brisées dans les maisons et les commerces juifs, sans oublier les graffitis pleins de haine. Même à l'université de Varsovie, les Juifs devaient occuper des sièges spécifiques et respecter un quota d'inscriptions.

Elle admirait les grands-parents de Janina, qui ne cachaient pas leur identité, et même ses parents, qui célébraient les fêtes. Et elle était consciente de ce que Mme Berman avait dû endurer pour obtenir ce poste de bibliothécaire.

Le monde était plein de femmes extraordinaires.

Tandis que Maria se dirigeait vers le rayon des langues étrangères, Mme Berman entraîna Janina à l'écart.

— Il y a un nouvel exemplaire d'*Ewa* au rayon des périodiques, si tu veux voir la dernière recette.

Cet hebdomadaire publiait des recettes et des conseils destinés aux maisons juives, en langue polonaise. Ainsi, Janina pouvait cuisiner avec sa grand-mère, Bubbe, comme on la surnommait avec affection. Elle était la meilleure cuisinière de Varsovie et Zofia avait la chance de goûter les spécialités d'*Ewa* préparées avec amour par Bubbe et Janina. Pour la vieille dame, le principal ingrédient était toujours l'amour.

Quand elles eurent sélectionné leurs livres, elles descendirent dans la nouvelle salle de prêt pour les inscrire. Chacune avait emprunté un titre de son choix, ainsi qu'un exemplaire de *La Métamorphose* de Franz Kafka, le prochain ouvrage du club de lecture anti-Hitler.

Décidément, c'était un nom affreux.

*

Le lendemain matin, une sirène étrangère tira Zofia de son sommeil. Elle se redressa d'un bond entre ses draps en désordre. Elle avait l'esprit confus quand la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement.

— Un bombardement ! s'écria Matka, les yeux bleus écarquillés d'effroi.

Jamais Zofia ne l'avait entendue s'exprimer d'une voix aussi stridente.

Un bourdonnement de moteurs d'avion couvrit soudain la sirène, faisant trembler les vitres.

Matka poussa un cri et, d'instinct, se recroquevilla sur elle-même.

— Zofia ! Les Allemands arrivent.

2

SANS PROTESTER, Zofia se laissa entraîner hors de sa chambre vers le salon, foulant le parquet de ses pieds nus dans un vacarme assourdissant.

— Ça commence, commenta Antek en écartant les rideaux en dentelle pour observer le ciel.

— Ne reste pas planté là ! ordonna Matka. Vite, dans le bureau !

Ils avaient préparé la pièce pour l'éventualité d'une offensive allemande, même si nul ne s'attendait à cela sur la ville de Varsovie.

Les autorités les avaient mis en garde contre une attaque au gaz, qui était la plus probable, incitant chaque ménage à calfeutrer une pièce de son logement. L'unique fenêtre du bureau était ainsi scellée à l'aide de ruban adhésif et leurs masques à gaz étaient alignés telles des créatures aux gros yeux globuleux fixant le mur.

Leur père surgit de la chambre parentale, tenant une paire de jumelles qu'il avait gardée de la Grande Guerre. Il rejoignit Antek à la fenêtre et leva ses jumelles.

— Ce ne sont pas des avions allemands, n'est-ce pas ?
— Je ne crois pas... répondit Antek en désignant le ciel. Tu vois les ailes à l'horizontale ? On dirait un PZL P.11.

Son père fronça les sourcils et lui tendit les jumelles.

— Je crois que les ailes sont orientées vers le bas.

Antek écarta une mèche de cheveux châains de ses yeux et regarda encore.

— Le moteur ne fait pas le bruit d'un P.11...

— Je veux voir, intervint Zofia.

Elle ne connaissait rien aux avions outre le fait que de nombreux appareils avaient survolé la ville au cours du dernier mois pour s'entraîner. Cela ne l'empêchait pas de vouloir voir la scène de ses yeux. En bas, dans la rue, les gens levaient la tête et pointaient le ciel du doigt. Sans doute se posaient-ils les mêmes questions.

Antek confia les jumelles à Zofia qui peina à obtenir une image nette. Plusieurs avions passèrent dans un éclat métallique. Elle rendit l'instrument à son père car elle avait mal aux yeux.

— Ce ne sont pas des avions allemands ? s'enquit Matka en s'approchant à son tour, curieuse.

— Je ne crois pas que les Allemands bombarderaient la ville, dit Antek.

Il passa une main nerveuse dans ses cheveux hirsutes.

— Ils ont attaqué Gdansk tôt ce matin, comme je l'avais prévu, affirma-t-il en se rengorgeant. Mais ne vous inquiétez pas, nos soldats les arrêteront avant qu'ils n'avancent dans les terres. Il est impossible qu'ils s'emparent de Varsovie.

Matka se mordilla la lèvre et regarda vers le ciel d'un air alarmé.

— Nous devrions nous enfermer dans le bureau, au cas où.

Nul n'acquiesça car ils détestaient tous cet abri de fortune. Matka avait tenu à ce qu'ils effectuent des exercices réguliers dans cette pièce étouffante où ils transpiraient et haletaient dans une atmosphère tendue jusqu'à en avoir le tournis.

Matka finit par céder et leur épargna cette épreuve. Plusieurs heures plus tard, la radio annonça que Wielun, aux environs de Varsovie, avait été touchée par des bombes ayant fait des centaines de morts.

— Mes parents ont bien fait de partir, souffla Matka.

Un mois plus tôt, quand la guerre n'était encore qu'une rumeur, ils lui avaient envoyé un message d'une seule ligne lui annonçant qu'ils avaient quitté leur domaine pour se rendre dans leur maison de vacances en Suisse. Ils n'avaient pas convié Matka ni les autres à les accompagner. Cela dit, Zofia n'avait jamais vu ses grands-parents et Matka ne parlait presque jamais d'eux.

Ils n'appréciaient pas que son père soit issu d'une famille pauvre. Zofia ne savait rien de plus. Ils méprisaient leur fille et son mari qu'ils considéraient comme des miséreux, en dépit du succès et de la fortune bien établie de leur gendre.

La sirène retentit à nouveau, annonçant une nuée d'avions.

Antek prit les jumelles posées près de la fenêtre et s'accroupit pour mieux voir le ciel.

— Ce sont des appareils allemands, cela ne fait aucun doute...

Au loin, une boule de feu se mit à cracher un nuage de fumée sombre.

Zofia demeura figée, les yeux rivés sur la déflagration, incapable de respirer, d'accepter la réalité de ce spectacle. Son cœur cessa de battre.

Varsovie, cette ville de culture, de savoir, ne pouvait être la porte d'entrée de la machine de guerre nazie.

Et pourtant, sous le ciel noirci, elle ne pouvait nier la terrible réalité.

Une nouvelle explosion la fit émerger de sa torpeur.

— Il faut descendre à la cave ! dit Matka d'une voix tremblante.

Pour une fois, Zofia ne discuta pas. Son père prit son chapeau et sa mallette restés sur la table depuis le petit déjeuner.

— Je dois me rendre à l'hôpital.

— En plein bombardement ? s'étonna Matka, le souffle court. Ne sois pas ridicule. Il faut descendre à la cave !

— Mets les enfants à l'abri, Jadzia, ordonna son mari avec un regard éloquent qui cherchait à la convaincre. Je rentrerai dès que possible.

Les yeux plissés de Matka en dirent plus long qu'un discours. Une explosion fit trembler les murs.

— Venez ! dit-elle à Zofia et Antek en agitant sa main ornée d'une bague sertie d'un diamant et de saphirs.

Ils rejoignirent les autres occupants de l'immeuble au sous-sol, dans l'air lourd et humide. Des bougies projetaient une lueur vacillante dans le local dénué de fenêtres. Les mines étaient pâles ; nul ne disait mot sur la journée écoulée ni n'émettait d'hypothèses sur la guerre. Seuls les sanglots d'une femme vivant au troisième étage rompaient le silence. Elle serrait un petit chien blanc sur ses genoux. Au loin retentissaient les explosions des bombes. Les minutes se transformèrent en heures interminables.

Enfin, une nouvelle sirène retentit, annonçant la fin de l'alerte.

Antek ouvrit la porte. Zofia fut la première à sortir, les jambes engourdis. Dehors, l'air était lourd, chargé de poussière, et il flottait une odeur âcre de fumée. Dans toute la ville, des ambulances filèrent. Le soleil peinait à transpercer le ciel voilé de cet après-midi.

Aussi impossible que cela puisse paraître, Varsovie venait d'être bombardée.

*

Tard dans la soirée, Papa revint de l'hôpital. Zofia se leva vivement de son lit et le trouva prostré dans l'entrée, la tête baissée.

— Tu vas bien, Papa ?

— Zofia... fit-il en relevant vivement la tête. Bien sûr. Comment ça s'est passé, ici ?

— On a passé la journée au sous-sol.

Dès que les lignes téléphoniques avaient été rétablies, Zofia s'était assurée que Janina et sa famille allaient bien. À peine avait-elle raccroché que la sirène avait retenti à nouveau. Toute la journée, ils n'avaient cessé de descendre à la cave et de remonter, au gré des alertes.

Elle allait faire un commentaire sur la femme au petit chien blanc, qui agaçait même Antek, quand son père la suivit au salon. Sa veste déboutonnée révélait une tache rouge sur sa chemise.

Du sang.

— On a eu de la chance, dit-elle.

— Oui, beaucoup de chance, admit-il, le front soucieux.

En voyant son expression teintée de tristesse, elle comprit ce qu'il allait dire avant même que les mots ne sortent de sa bouche.

— Tu as les yeux de ta grand-mère.